

DÉCOLONISATION ET CONSTRUCTION NATIONALE

AFRIQUE, ASIE ET QUÉBEC

TITRE: L'INDONÉSIE EN QUÊTE D'INDÉPENDANCE: UNE ÉTUDE HISTORIOGRAPHIQUE

AUTEUR(S): JEAN-PHILIPPE MARTEL, UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

PUBLICATION: DÉCOLONISATION ET CONSTRUCTION NATIONALE: AFRIQUE, ASIE ET QUÉBEC

PAGE: 34-46.

DIRECTEURS: PATRICK DRAMÉ, PASCAL SCALLON-CHOUINARD ET FRANÇOISE NOZATI

ÉDITEUR: LES ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE, 2016.

ISBN: 978-2-7622-0347-9

URI: [HTTP://HDL.HANDLE.NET/11143/8758](http://hdl.handle.net/11143/8758)

DOI: [HTTP://DX.DOI.ORG/10.17118/11143/8758](http://dx.doi.org/10.17118/11143/8758)

L'INDONÉSIE EN QUÊTE D'INDÉPENDANCE : UNE ÉTUDE HISTORIOGRAPHIQUE

Jean-Philippe Martel

En 1945, la Seconde Guerre mondiale vient de se terminer. Dans la région du Pacifique, le Japon s'est taillé une « sphère de coprosperité » dans les colonies européennes. En Indonésie, la reddition japonaise, le 15 août 1945, crée un vide politique : les Pays-Bas viennent à peine d'être libérés de la domination nazie et ne peuvent réoccuper leur colonie immédiatement. Ce vide est l'occasion attendue par les nationalistes qui proclament l'indépendance le 17 août. Une guerre de libération, entrecoupée de trêves grâce aux pressions internationales, a lieu jusqu'à la reconnaissance de l'indépendance de l'Indonésie par les Pays-Bas en 1949.

L'indépendance de l'Indonésie est une des premières (avec l'Inde, notamment) qui enclencha le mouvement de décolonisation dans la seconde moitié du XX^e siècle. Elle représente (avec l'indépendance de l'Inde, notamment) une des premières manifestations du mouvement de décolonisation qui allait marquer la seconde moitié du XX^e siècle. Il est donc particulièrement intéressant d'étudier comment l'indépendance fut acquise par les Indonésiens et comment ils ont construit une nation dans un contexte postcolonial. Ce travail effectue un bilan de l'historiographie récente sur ce sujet. Cet exercice peut entraîner quelques difficultés : en effet, il semble que l'historiographie récente soit beaucoup moins riche que ce qui a été produit au cours des années 1950, 1960 et 1970. Nous nous sommes également limités à l'historiographie en langues française et anglaise, tout en étant conscients que les articles dans ces deux langues ne couvrent pas l'ensemble des parutions sur le sujet.

Nous nous intéresserons d'abord au mouvement nationaliste, des premières révoltes populaires et de sa formation dès la seconde moitié des années 1920 jusqu'à la fin de la lutte pour l'indépendance en 1949. Ensuite, nous porterons notre regard sur les opérations militaires néerlandaises à l'époque de la guerre, entre 1945 et 1949. Enfin, nous aborderons le sujet de l'édification d'un État postcolonial par Soekarno, de la déclaration d'indépendance de 1945 au coup d'État de Soeharto en 1965. Nous avons choisi ces trois thèmes puisqu'ils reviennent souvent au gré des lectures. Ils représentent également des jalons importants de la marche vers l'indépendance. Ainsi, l'étude du mouvement nationaliste nous permet de cerner les causes de la guerre. L'analyse des opérations néerlandaises nous renseigne sur leur déroulement. L'examen du processus d'édification de l'État postcolonial nous éclaire sur les conséquences de cette guerre. Ces trois thématiques sont sujettes à des interprétations

divergentes. Le choix de les analyser nous permet d'offrir une vue d'ensemble de la lutte pour l'indépendance en Indonésie.

Notre réflexion sera articulée autour de trois questions majeures. La première est de savoir comment les historiens décrivent l'origine de l'indépendance indonésienne et de quelle façon l'influence japonaise y est présentée? La seconde s'interroge sur la manière dont l'intervention britannique en Indonésie ainsi que les opérations militaires néerlandaises sont abordées. Enfin, nous souhaitons comprendre comment est perçue la création d'un nouveau régime politique indépendant par Soekarno. Chacune de ces trois questions donne lieu à plusieurs hypothèses. En ce qui concerne l'origine de l'indépendance, trois explications sont proposées : une origine strictement intellectuelle; une collaboration entre mouvement intellectuel et mouvement populaire et une opposition entre ces deux mouvements.

Ensuite, au sujet de l'influence japonaise sur l'indépendance, trois propositions apparaissent : la destruction du cadre colonial néerlandais, l'expertise accordée aux Indonésiens et la création d'un lien culturel vers l'Asie en opposition à l'Europe. Enfin, en ce qui concerne l'intervention britannique, nous relevons deux positions : pour certains historiens, elle est l'expression de la rivalité avec les Pays-Bas. Pour d'autres, il s'agit d'une occupation. Nous verrons qu'il existe deux regards sur les opérations militaires néerlandaises : une qui leur est nettement favorable et une autre qui est beaucoup plus critique. La création du régime politique de Soekarno peut être considérée de trois façons différentes : certains historiens traitent ce régime comme une dictature, d'autres considèrent que la dictature est limitée à la période 1959-1965 tandis que quelques-uns décrivent favorablement le régime en place. Pour chacun des trois grands sujets abordés dans cette étude (mouvement nationaliste, opérations militaires néerlandaises et formation du régime politique postcolonial), nous comparerons donc les différentes thèses présentées.

L'INTERPRÉTATION DU MOUVEMENT NATIONALISTE ET DE L'OCCUPATION JAPONAISE

L'ORIGINE DU MOUVEMENT NATIONALISTE

Thomas Beaufile décrit les premiers nationalistes comme des Indonésiens instruits en Europe. Une fois de retour en Indonésie, ceux-ci ne parviennent pas à se faire accepter par les Européens, qui veulent conserver tous les pouvoirs. Cette injustice nourrit leur nationalisme et pousse ces intellectuels à s'opposer aux colonisateurs qui sont perçus comme des rivaux. Beaufile exclut pratiquement les Indonésiens non instruits. Il affirme notamment que : « au-dessus et en dehors du paysan [...] résigné à la servitude et peu soucieux, par conséquent, de la nationalité de ses maîtres, la lutte s'engage entre les deux éléments actifs et

ambitieux, et la société européenne n'a pas ainsi de pire ennemi que l'indigène qu'elle a instruit¹. » Par conséquent, la population dans son ensemble n'est pas incluse dans le combat pour l'indépendance, qui n'est qu'une rivalité entre deux élites. Dans le même ordre d'idées, Bob Hering présente la fondation du PNI (le parti de Soekarno) comme le parti d'une phalange intellectuelle². Edward Aspinall et Mark T. Berger abondent dans ce sens en le présentant comme une coalition d'intellectuels³. Ces trois auteurs se concentrent donc sur le PNI et ses intellectuels qui ont mené la révolution.

Une autre vision des origines du mouvement d'indépendance défend au contraire la thèse d'un peuple collaborant avec les intellectuels. Pour commencer, Marc Michel affirme qu'à la suite de la Seconde Guerre mondiale le nationalisme est désormais un mouvement de masse qui parvient à réunir 120 000 personnes au sein de la *Peta*, son bras armé⁴. Il laisse entendre que ces dernières collaborent de manière étroite avec les intellectuels qui dirigent le mouvement. Comme Beaufils, Florence Lamoureux affirme que les mouvements nationalistes sont nés de l'opposition entre l'élite européenne et l'élite éduquée indonésienne⁵. Cependant elle enchaîne sur des éléments qui laissent entendre qu'il existait une coopération entre cette élite et le peuple. Par exemple, deux jours après la déclaration d'indépendance, 200 000 personnes se réunissent pour afficher leur soutien à la République⁶. Elle ajoute que le peuple soutient Soekarno au lieu du PKI, le parti communiste indonésien⁷. Robert Aarsse va plus loin en affirmant que la résistance passive de la population consacre la défaite politique des Néerlandais, même si ces derniers contrôlent l'archipel d'un point de vue militaire⁸. Encore une fois, la participation de la population au mouvement intellectuel est présentée comme une clé de sa victoire. Par conséquent, on voit clairement que dans l'esprit de ces historiens, un lien fort est créé entre le peuple et l'élite intellectuelle nationaliste.

1. Thomas Beaufils, « Le colonialisme aux Indes néerlandaises », dans Marc Ferro, dir., *Le livre noir du colonialisme. XVI^e-XX^e siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Hachette, 2003, p. 336.

2. Bob Hering, « Soekarno : The Man and the Myth : Looking through a Glass Darkly », *Modern Asian Studies*, vol. 26, n° 23 (1992), p. 498-499.

3. Edward Aspinall et Mark T. Berger, « The Break-up of Indonesia? Nationalisms after Decolonisation and the Limits of the Nation-State in Post-Cold War Southeast Asia », *Third World Quarterly*, vol. 22, n° 6 (2001), p. 1005.

4. Marc Michel, *Décolonisations et émergence du Tiers-monde*, Paris, Hachette, 2005, p. 83.

5. Florence Lamoureux, *Indonesia. A global studies handbook*, Santa Barbara, ABC-CLIO, coll. « Global Studies Asia », 2003, p. 31.

6. *Ibid.*, p. 38.

7. *Ibid.*, p. 40.

8. Robert Aarsse, *L'Indonésie*, Paris, Karthala, 1993, p. 101.

Françoise Cayrac-Blanchard et Jacques Leclerc développent pour leur part une vision selon laquelle le mouvement nationaliste est bel et bien dirigé par une élite intellectuelle⁹. Par contre, soulignent-ils, il existe également des manifestations spontanées de nationalisme parmi les masses populaires, chez les paysans par exemple¹⁰. Ils vont notamment aborder la question des révoltes de 1926 et 1927 qui sont en général attribuées à l'action du PKI. Cependant, ils affirment que : « La direction du Parti communiste indonésien (PKI) est à cette époque tellement éclatée, désorganisée, déchirée de contradictions qu'on peut difficilement lui attribuer la pleine responsabilité de ces deux vagues d'insurrections anticoloniales¹¹. » Cette révolte serait donc une action spontanée de la population illettrée. Les auteurs concluent que les intellectuels, malgré leurs discours visant l'action de masse, ont peur des mouvements violents populaires et s'en dissocient¹². Ainsi, les deux mouvements, populaire et intellectuel, se développent en opposition l'un à l'autre.

Nous pouvons ainsi voir apparaître trois grandes positions. La première se consacre uniquement aux intellectuels. Il est facile de constater qu'Aspinall et Berger s'intéressent dans leur article surtout au gouvernement indonésien et ne font référence à la révolution que pour mettre leur sujet en contexte. Hering se concentre quant à lui sur la figure de Soekarno. Il s'agit sans doute des raisons pour lesquelles ils ont ignoré les mouvements populaires. La raison pour laquelle Beaufiles ignore ces mêmes mouvements populaires est moins évidente. Il est possible que ce soit parce qu'il traite de l'indépendance de l'Indonésie du point de vue néerlandais. En effet, ses sources premières sont entre autres des récits de voyageurs néerlandais¹³. Par conséquent, on peut avancer l'hypothèse qu'il lui est peut-être plus évident de trouver des sources sur les Indonésiens qui ont séjourné aux Pays-Bas que sur les mouvements populaires. Quant aux deux autres positions, elles admettent plutôt l'influence populaire au sein de la marche vers l'indépendance. Cayrac-Blanchard et Leclerc ont, à cet égard, un regard particulier. Ceux-ci considèrent en effet qu'il s'agit là de deux concepts opposés. Cette position ne semble toutefois pas très partagée puisque des auteurs ayant publié plus récemment, comme Michel et Lamoureux, n'ont pas repris ou poussé cette idée.

9. Françoise Cayrac-Blanchard et Jacques Leclerc, « Invention de l'Indonésie », *Revue française de science politique*, vol. 39, n° 6 (1989), p. 853.

10. *Ibid.*, p. 854.

11. *Ibid.*, p. 860.

12. *Ibid.*, p. 861.

13. Thomas Beaufiles, *loc. cit.*, dans Marc Ferro, dir., *op. cit.*, p. 336.

La première interprétation du rôle japonais dans le mouvement nationaliste indonésien est basée sur l'idée que les Japonais ont détruit les structures du pouvoir colonial en Indonésie. Christophe de Voogd développe cette vision au sujet de l'indépendance et affirme qu'il s'agit de la principale difficulté qu'ont rencontrée les Pays-Bas pour reprendre leur colonie. Il affirme également que seule l'armée japonaise a maintenu l'ordre en Indonésie avant l'arrivée des Britanniques, permettant ainsi aux nationalistes de gagner de précieuses semaines pour se préparer¹⁴.

Cette interprétation reste minoritaire, bien qu'elle ne soit pas contredite par la plupart des historiens que nous avons consultés. Ceux-ci semblent bien, en effet, croire que le Japon a joué un rôle important dans la décolonisation de l'Indonésie, mais surtout parce qu'il a formé des cadres indonésiens pour le futur État. Marc Michel affirme notamment que la *Peta* se constitue sous le commandement du *Putera* et devient un rassemblement nationaliste soutenu à l'origine par les Japonais. La *Peta* (qui sera plus tard crainte par l'occupant japonais) formera ainsi la base de la future armée indonésienne¹⁵. Edward Aspinall et Mark T. Berger confirment cette idée et ajoutent que les Japonais ont favorisé l'emploi d'Indonésiens dans l'administration du futur État, ce qui a transformé le pouvoir dans la colonie¹⁶. Ainsi, du point de vue de ces auteurs, l'occupation japonaise a permis de donner une expérience militaire ou administrative à de nombreux Indonésiens, ce qui facilitera la construction d'un État postcolonial.

La dernière interprétation est celle d'Ethan Mark qui se consacre plutôt à l'influence des doctrines du Japon comme l'asianisme. Il prend l'exemple de l'écrivain Pané qui a été marqué par cette doctrine et qui cherchait les racines de l'Indonésie du côté de l'Inde¹⁷. Pané vantera plus tard l'arrivée de l'armée japonaise, plus asiatique que l'occupant néerlandais et qui permet un retour à une tradition plus hindo-bouddhiste¹⁸. Pané cherche également à connecter le destin de l'Indonésie et celui du Japon, ce qui permet de bâtir l'identité nationale autour de valeurs asiatiques¹⁹. L'exemple utilisé par Mark dans son article ne cite qu'un seul intellectuel indonésien; par contre, il démontre bien comment l'arrivée des Japonais a transformé le discours nationaliste chez certains intellectuels.

14. Christophe de Voogd, *Histoire des Pays-Bas. Des origines à nos jours*, Paris, Fayard, 2003, p. 244.

15. Marc Michel, *op. cit.*, p. 82.

16. Edward Aspinall et Mark T. Berger, *loc. cit.*, p. 1005-1006.

17. Ethan Mark, « «Asia's» Transwar Lineage : Nationalism, Marxism and «Greater Asia» in an Indonesian Inflection », *The Journal of Asian Studies*, vol. 65, n° 3 (2006), p. 471-472.

18. *Ibid.*, p. 486-487.

19. *Ibid.*, p. 479-480.

À nouveau, nous pouvons voir trois positions sur le sujet de l'occupation japonaise en Indonésie. Toutes s'accordent pour donner un rôle prépondérant aux Japonais dans la marche vers l'indépendance. Michel, Berger et Aspinall affirment qu'une élite militaire et bureaucratique locale s'est développée à cette époque. Ils ne contredisent pas la position de Christophe de Voogd : le développement de cette élite détruit effectivement le cadre colonial de domination. Cependant, ils vont plus loin que de Voogd qui ne s'intéresse pas au développement de cette élite et n'explique pas comment les structures de pouvoir ont été détruites par les Japonais. Il semble, lorsqu'on lit de Voogd, que les Japonais ont laissé la colonie dans une situation proche de l'anarchie, à l'exception des secteurs encore dominés par leur armée. Cette description s'explique probablement par le point de vue néerlandais qu'adopte de Voogd. L'article de Mark emprunte une voie différente qui touche plus les identités culturelles que les aspects matériels et politiques des premiers articles. L'occupation japonaise semble néanmoins déterminante dans la construction d'une identité nationale asiatique. Il faut toutefois se poser la question au sujet du silence des autres historiens; peut-être que ceux-ci n'accordent pas une importance particulière à l'occupation japonaise.

LA VISION DES OPÉRATIONS MILITAIRES BRITANNIQUES ET NÉERLANDAISES

Quelle est la vision des historiens au sujet des opérations militaires menées par les armées britanniques et néerlandaises en Indonésie? Il faut noter que nous parlons de « l'armée britannique » pour désigner les forces britanniques en y incluant les soldats indiens qui servent dans l'armée du royaume. Dans le même ordre d'idées, lorsque nous évoquons l'armée néerlandaise, nous y incluons autant les soldats néerlandais que leurs auxiliaires ambonais. Nous étudierons d'abord l'action des Britanniques intervenus en Indonésie pour obtenir la reddition de l'armée japonaise et occuper le terrain en attendant le retour des Pays-Bas. Puis, nous exposerons les opérations menées par les Néerlandais afin de reprendre le contrôle de la colonie.

LES ACTIONS DES MILITAIRES BRITANNIQUES EN INDONÉSIE

Christophe de Voogd défend une position particulière au sujet des opérations militaires britanniques. En effet, il affirme que « les Anglais, animés par leur traditionnelle rivalité avec les Pays-Bas [...] n'avaient aucun désir d'aider au rétablissement de la tutelle néerlandaise²⁰. » Les Britanniques sont donc présentés comme les adversaires des Néerlandais. De plus, de Voogd souligne que les Britanniques ont reconnu le gouvernement de la République d'Indo-

20. Christophe de Voogd, *op. cit.*, p. 244.

nésie, ce qui complique la tâche des forces néerlandaises²¹. Ainsi, les Britanniques semblent ici uniquement collaborer avec les nationalistes indonésiens et s'opposer aux Néerlandais.

Cependant, les opérations britanniques sont présentées d'une manière plus nuancée par d'autres historiens. Par exemple, Robert Aarsse considère que les forces britanniques sont attaquées par des bandes armées et qu'elles doivent combattre pour reprendre le contrôle de Surabaya. Il affirme par la suite que les Britanniques ne sont ni assez nombreux ni assez préparés pour une opération de combat et qu'ils se retirent vite²². Richard McMillan affirme qu'il existe effectivement des tensions entre les troupes néerlandaises et britanniques. Il faut noter que les provocations proviennent, selon lui, des Néerlandais. Aussi, il arrive que les Britanniques soient forcés d'intervenir lorsque des soldats néerlandais s'en prennent à des civils indonésiens. Cependant, les soldats britanniques ne sont pas présentés comme irréprochables, puisque McMillan affirme également que les troupes britanniques répriment la guérilla d'une manière féroce en exécutant des prisonniers ou en brûlant des villages par exemple²³.

L'armée britannique déployée en Indonésie se montre sévère envers les guérilleros, mais traite avec le gouvernement de la République d'Indonésie et cherche même à avoir de bonnes relations avec ses représentants. Cette politique choque les autorités néerlandaises²⁴. Il semble donc y avoir un réel antagonisme entre les Britanniques et les Néerlandais, mais aussi entre les Britanniques et certaines forces nationalistes indonésiennes irrégulières qui ne sont pas contrôlées par le gouvernement indonésien. Toutefois, l'entente semble plus cordiale entre ce gouvernement et l'armée britannique. En vérité, De Voogd n'est pas en contradiction avec la position d'Aarsse et de McMillan. En effet, Aarsse démontre que les Britanniques ne sont pas réellement intéressés à aider les Néerlandais à reprendre le contrôle de l'Indonésie et McMillan souligne bien les rivalités entre les deux armées occidentales ainsi que la bonne entente entre la République d'Indonésie et l'armée britannique. Cependant, De Voogd et McMillan diffèrent sur l'origine des tensions. Le premier rejetant la faute sur les Britanniques et le second sur les Néerlandais. Il est intéressant de voir que leurs points de vue respectifs sont antagonistes. De Voogd affiche une position favorable aux Pays-Bas et McMillan s'intéresse surtout à l'armée britannique. Celui-ci s'appuie d'ailleurs sur les journaux de guerre britanniques²⁵ qui sont de toute évidence probritanniques. Cependant, l'origine de ses sources n'empêche pas McMillan de citer de manière critique les atrocités britanniques commises à l'encontre des Indonésiens. De Voogd préfère cependant cantonner l'armée britannique à sa

21. *Ibid.*

22. Robert Aarsse, *op. cit.*, p. 97.

23. *Ibid.*, p. 70.

24. *Ibid.*, p. 79.

25. *Ibid.*, p. 86.

rivalité avec les Pays-Bas et à sa collaboration avec la République d'Indonésie. Nous expliquons cela par le point de vue prénéerlandais de Christophe de Voogd qui tend à négliger les aspects reliés aux Britanniques et aux Indonésiens.

LE DÉROULEMENT DES OPÉRATIONS MILITAIRES NÉERLANDAISES

Décrivant les opérations militaires néerlandaises, De Voogd a encore une fois une position favorable aux Pays-Bas. L'auteur les présente comme une opération de police limitée effectuée à l'encontre des rebelles indonésiens. Celle-ci se conclut par un cessez-le-feu imposé par le Conseil de Sécurité de l'ONU. De Voogd affirme que les attaques contre les Néerlandais se poursuivent et qu'une seconde opération de police est déclenchée en réaction. Cette fois-ci, le Conseil de Sécurité condamne les Pays-Bas et les oblige à accepter un cessez-le-feu définitif²⁶. De Voogd présente donc les Pays-Bas comme les victimes des guérilleros nationalistes et des puissances de l'ONU.

Il est cependant possible de trouver des historiens ayant une position plus critique à l'égard des Pays-Bas que celle de Christophe de Voogd. Thomas Beaufiles présente le gouvernement des Pays-Bas comme un agresseur voulant conserver à tout prix sa colonie orientale dans une optique économique. Il aborde l'usage de la torture et des exécutions et ajoute que cela a provoqué une controverse aux Pays-Bas après la guerre. Il affirme également que les Pays-Bas ont accepté le cessez-le-feu de l'ONU, mais ont néanmoins poursuivi les combats. Les Néerlandais acceptent la paix sous la pression des États-Unis qui interrompent le plan Marshall pour la durée de la guerre²⁷. Robert Aarsse note également que les Pays-Bas ne respectent pas les accords passés sur la cessation des combats²⁸. De plus, Richard McMillan souligne le recours des soldats néerlandais à la brutalité contre des civils indonésiens²⁹. Il rajoute que les autorités ferment les yeux sur ces exactions³⁰.

Par conséquent, la thèse de « l'opération de police limitée » présentée par de Voogd est bien éloignée du récit que McMillan fait des tortures et des exécutions ou de l'intransigeance néerlandaise présentée par Beaufiles. De plus, de Voogd affirme que les Néerlandais se défendent contre les attaques de guérilleros, tandis que Aarsse et Beaufiles estiment que ce sont les Pays-Bas qui ont ignoré le cessez-le-feu. Il est vraisemblable que les deux parties n'aient pas respecté l'accord, mais il est intéressant de voir que de Voogd a de nouveau une

26. Christophe de Voogd, *op. cit.*, p. 245.

27. Thomas Beaufiles, *loc. cit.*, p. 341-342.

28. Robert Aarsse, *op. cit.*, p. 98.

29. Richard McMillan, *The British Occupation of Indonesia, 1945-1946. Britain, the Netherlands and the Indonesian Revolution*. Londres, Routledge, coll. « Royal Asiatic Society books », 2005, p. 86.

30. *Ibid.*, p. 80.

position néerlandaise. Les autres auteurs, quant à eux, adoptent la vision qui prédomine déjà à l'époque au niveau international (notamment au Conseil de Sécurité) en condamnant les Pays-Bas. Beauvils est le seul auteur à soulever la motivation économique des opérations militaires néerlandaises et surtout du cessez-le-feu final. Cela s'explique à nouveau par le fait qu'il présente la guerre du point de vue des Néerlandais. Finalement, il est intéressant de voir que les exactions néerlandaises sont tuées par De Voogd et clairement abordées par Beauvils et McMillan.

LA REPRÉSENTATION DE LA FORMATION D'UN ÉTAT POSTCOLONIAL

Concernant les modalités de l'établissement de l'État postcolonial, une première position fait pratiquement l'unanimité. Il s'agit d'affirmer que Soekarno pose les bases d'une dictature au cours de sa présidence, de 1945 à 1965. Florence Lamoureux relève notamment que la constitution de 1945, créée entre autres par Soekarno, donne de très nombreux pouvoirs au président³¹. Ainsi, Soekarno utilise-t-il l'armée pour combattre les rebelles du PRRI et expulse 46 000 Néerlandais qui résident toujours en Indonésie afin de saisir leurs entreprises³². Les premières élections n'ont lieu qu'en 1955, soit six ans après la fin de la guerre³³. Soekarno s'arroge de nombreux pouvoirs comme président et chef de la « démocratie guidée », une démocratie prétendument consensuelle, et se sert de la loi martiale en 1957 pour la faire respecter³⁴.

Lamoureux affirme même que pour beaucoup d'Indonésiens, la « démocratie guidée » est comparable au régime colonial³⁵. Françoise Cayrac-Blanchard et Jacques Leclerc ajoutent que la « démocratie guidée » est selon Soekarno une tradition indonésienne de consensus et que, lorsque le consensus ne peut pas se faire, l'ancien du village doit trancher. Évidemment, Soekarno joue le rôle de cet ancien du village pour toute l'Indonésie. L'opposition est rejetée et l'État doit faire régner l'ordre dans la société, ce qui fait de la « démocratie dirigée » un système autoritaire³⁶. Ce système sera même qualifié de bonapartisme par Edward Aspinall et Mark T. Berger, qui notent également la répression progressive de nombreuses révoltes et oppositions par Soekarno à la fin des années 1950³⁷. Finalement, Carmel Budiardjo affirme

31. Florence Lamoureux, *op. cit.*, p. 98.

32. *Ibid.*, p. 42-43.

33. *Ibid.*, p. 97.

34. *Ibid.*, p. 98-99.

35. *Ibid.*, p. 43.

36. Françoise Cayrac-Blanchard et Jacques Leclerc, *loc. cit.*, p. 859-860.

37. Edward Aspinall et Mark T. Berger, *loc. cit.*, p. 1006.

que le régime militaire de Soeharto trouve ses inspirations chez la « démocratie guidée » de Soekarno³⁸.

L'auteur ajoute que Soekarno a donné d'immenses pouvoirs aux militaires en leur confiant les entreprises saisies aux Néerlandais à la fin des années 1950³⁹. Par conséquent, ces auteurs tentent de prouver que Soekarno, à défaut d'être un réel dictateur, a des tendances autoritaires tout au long de la période 1945-1965.

La seconde approche est assez semblable à la première. Sensiblement pour les mêmes raisons, elle établit également que Soekarno pose les bases d'une dictature en Indonésie. La différence cependant est que le pouvoir réel de Soekarno est limité – selon ces historiens – à la période 1959-1965 au lieu de s'étendre de 1945 à 1965. Ainsi, Jean-Louis Margolin qualifie la « démocratie guidée » de populisme très autoritaire⁴⁰. Il soutient également que ce populisme est limité à la période 1959-1965, puisqu'auparavant Soekarno devait composer avec ses adversaires (les militaires néerlandais dans un premier temps, ses adversaires politiques dans un second) et se limiter à un rôle formel⁴¹. Aussi, Bob Hering affirme que le mythe entourant Soekarno veut qu'il ait gouverné de 1945 à 1965, mais que dans les faits il est réduit à un rôle symbolique dès 1949, même s'il exerce un pouvoir en coulisse. Par contre, cette situation cesse en 1959, l'année où Soekarno retourne au pouvoir effectif⁴².

La troisième position est franchement minoritaire puisqu'elle approuve la construction politique faite par Soekarno. Ainsi, François Raillon décrit le nationalisme de Soekarno comme accueillant, en ce sens que n'importe qui pouvait être accepté au sein de la communauté que forme l'Indonésie⁴³. Raillon reconnaît néanmoins l'autoritarisme du système⁴⁴. L'opinion qu'il pose sur le nationalisme nous paraît intéressante étant donné l'expulsion des Néerlandais. Par contre, Robert Aarsse va plus loin. Sur le sujet de l'expulsion des Néerlandais, il affirme que Soekarno l'a fait sous la pression du PKI pour s'approprier leurs entreprises⁴⁵. Il ajoute que « Les quatre années de lutte contre les Néerlandais ont largement contribué à forger un esprit unitaire, qui permet à la République de résister aux différentes tentatives sépara-

38. Carmel Budiardjo, « Militarism and Respression in Indonesia », *Third World Quarterly*, vol. 8, n° 4 (1986), p. 1219.

39. *Ibid.*, p. 1226.

40. Jean-Louis Margolin, « Les quasi-populismes d'Asie du sud-est », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 56 (1997), p. 203.

41. *Ibid.*

42. Bob Hering, *loc. cit.*, p. 503-504.

43. François Raillon, *Indonésie : La réinvention d'un archipel*, Paris, La documentation Française, coll. « Asie plurielle », 1999, p. 72-73.

44. *Ibid.*, p. 75.

45. Robert Aarsse, *op. cit.*, p. 106.

tistes⁴⁶. » Cependant, Lamoureux⁴⁷, Aspinall et Berger⁴⁸ parlent plutôt de répression armée. Aarsse ajoute que le recours à une Assemblée constituante, nommée plutôt qu'élue, est une nécessité étant donné que le peuple n'a pas l'expérience de la démocratie. Cela explique pourquoi les premières élections n'ont pas lieu avant 1955⁴⁹. Ainsi, Raillon et surtout Aarsse sont beaucoup plus complaisants envers le régime politique de Soekarno.

Les deux premières positions ne sont pas en contradiction fondamentale. Au contraire, les deux affirment que Soekarno pose les bases d'une dictature. La différence se limite donc à la durée, soit de 1945 à 1965 pour les premiers et seulement dans la période 1959-1965 pour les seconds. Considérant que l'objet d'étude de Hering est de critiquer le mythe entourant Soekarno et que celui de Margolin est d'étudier les populismes (et qu'il utilise une grille de caractéristiques pour les étudier)⁵⁰, il est normal que ces deux auteurs aient décelé plus précisément que les autres les limites du pouvoir de Soekarno. Cependant, si certains, parmi les premiers auteurs, peuvent avoir été conscients des limites du pouvoir de Soekarno, ils ne l'ont pas abordé explicitement dans leurs textes.

Ces deux premières positions sont plus difficilement conciliables avec la troisième. Par exemple, il est difficile d'allier le nationalisme « accueillant » de Raillon à l'expulsion des Néerlandais selon Lamoureux⁵¹. Pour sa part, Aarsse se démarque des autres historiens par un point de vue beaucoup plus favorable au régime de Soekarno. Il affirme notamment que l'esprit unitaire de l'Indonésie l'a sauvée des rébellions nationalistes, au contraire d'Aspinall et de Berger qui parlent de répression militaire⁵². Aussi, Aarsse explique l'expulsion des Néerlandais par la pression du PKI, alors que Lamoureux estime que Soekarno veut s'approprier leurs entreprises. Finalement, il est beaucoup plus complaisant envers l'absence de démocratie, en l'attribuant au manque d'instruction du peuple, alors que les autres historiens l'attribuent à Soekarno lui-même. Ces différences s'expliquent peut-être par le fait qu'Aarsse a vécu de longues années en Indonésie⁵³.

46. *Ibid.*, p. 103.

47. Florence Lamoureux, *op. cit.*, p. 42-43.

48. Edward Aspinall et Mark T. Berger, *loc. cit.*, p. 1006.

49. *Ibid.*, p. 100-101.

50. Jean-Louis Margolin, *loc. cit.*, p. 202.

51. Florence Lamoureux, *op. cit.*, p. 42-43.

52. Edward Aspinall et Mark T. Berger, *loc. cit.*, p. 1006.

53. Robert Aarsse, *op. cit.*, 4^e de couverture.

CONCLUSION

Nous avons d'abord vu que les historiens débattent sur l'origine du mouvement nationaliste pour savoir si celle-ci est intellectuelle, ou si elle est plutôt le fruit d'une coopération ou d'une opposition entre les intellectuels et la population. Nous avons vu également que l'occupation japonaise est capitale pour tous les historiens qui abordent la question. Toutefois, ceux-ci se divisent pour savoir si l'influence de l'occupation japonaise sur le mouvement nationaliste se situe au niveau de la destruction des infrastructures de pouvoir colonial, de la formation d'une élite militaire et bureaucratique indonésienne ou encore sur la formation d'une identité culturelle. Ensuite, nous avons étudié la question des opérations militaires en Indonésie. Ainsi, Christophe de Voogd affirme que les militaires britanniques sont en rivalité avec les Néerlandais et que ceux-ci combattent des rebelles et se défendent contre les attaques de guérilleros.

Pourtant, les autres historiens démontrent que l'occupation britannique de l'Indonésie est réelle et que les forces coloniales ont affronté et même réprimé les nationalistes indonésiens. En outre, d'autres historiens estiment que les Néerlandais eux-mêmes ne respectent pas les cessez-le-feu et ne font pas qu'une opération de police, mais opèrent bel et bien une tentative de reconquête. Finalement, nous avons vu que la création d'un régime politique par Soekarno divise les historiens entre ceux qui le considèrent comme un dictateur durant la période 1945-1965 et ceux qui voient en lui un président au pouvoir limité jusqu'en 1959 devenu un dictateur ensuite. D'autres encore ont une opinion positive sur le système politique de Soekarno. Cette recherche est limitée et il serait intéressant de l'approfondir. Par exemple, il serait pertinent de vérifier l'historiographie des années 1970 qui semble riche au niveau des articles, ou encore d'étudier ce que les historiens néerlandais et indonésiens en disent, ce que la barrière de la langue nous a empêché de faire.

SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- AARSSE, Robert. *L'Indonésie*. Paris, Karthala, 1993, 182 p.
- ASPINALL, Edward et Mark T. BERGER. « The Break-up of Indonesia? Nationalisms after Decolonisation and the Limits of the Nation-State in Post-Cold War Southeast Asia ». *Third World Quarterly*, vol. 22, n° 6 (2001), p.1003-1024.
- BUDIARDJO, Carmel. « Militarism and Respression in Indonesia ». *Third World Quarterly*, vol. 8, n° 4 (1986), p. 1219-1238.
- CAYRAC-BLANCHARD, Françoise et Jacques LECLERC. « Inventions de l'Indonésie ». *Revue française de science politique*, vol 39, n° 6 (1989), p.852-866.
- DE VOOGD, Christophe. *Histoire des Pays-Bas, des origines à nos jours*. Paris, Fayard, 2003, 390 p.
- FERRO, Marc, dir. *Le livre noir du colonialisme. XVI^e-XXI^e siècle : de l'extermination à la repentance*. Paris, Hachette, 2003, 1124 p.
- HERING, Bob. « Soekarno : The Man and the Myth : Looking through a Glass Darkly ». *Modern Asian Studies*, vol. 26, n° 23 (1992), p. 495-506.
- LAMOUREUX, Florence. *Indonesia : A global studies handbook*. Santa Barbara, ABC-CLIO, coll. « Global Studies Asia », 2003, 250 p.
- MARGOLIN, Jean-Louis. « Les quasi-populismes d'Asie du sud-est ». *Vingtième siècle*, n° 56 (1997), p. 201-213.
- MARK, Ethan. « «Asia's» Transwar Lineage : Nationalism, Marxism and «Greater Asia» in an Indonesian Inflection ». *The Journal of Asian Studies*, vol. 65, n° 3 (2006), p. 461-493.
- MCMILLAN, Richard. *The British Occupation of Indonesia, 1945-1946. Britain, the Netherlands and the Indonesian Revolution*. Londres, Routledge, coll. « Royal Asiatic Society books », 2005, 248 p.
- MICHEL, Marc. *Décolonisations et émergence du Tiers-monde*. Paris, Hachette, 2005, 271 p.
- RAILLON, François. *Indonésie : La réinvention d'un archipel*. Paris, La documentation Française, coll. « Asie plurielle », 1999, 180 p.